

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 39

Artikel: Otez votre gant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fichue surveillance. — Bébé entre au salon, un grand couteau à la main :

— Vois, maman, comme on me surveille mal, j'ai de nouveau pu attraper le couteau à découper.

* * *

Le docteur pressé. — Dans le cabinet d'un praticien très couru et qui n'a pas une minute de loisir.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, cher docteur. Nous allons passer quelque temps à Gimel-les-Bains. L'air y est bon, n'est-ce pas ?

— Excellent, madame, excellent. A Gimel, on peut devenir en très peu de temps centenaire.

* * *

Plus bruyant que le tonnerre. — Un mari à sa femme :

— N'as-tu pas eu peur, chère bonne, cet après-midi, du fracas de ce terrible orage ?

— Je n'ai rien entendu.

— Pas possible !

— Je t'assure. J'avais quelques amies à mon thé et la causerie était très animée.



Ce tonnerre de Sami !

— Hein !... François !... regardez-vous... Je crois bien qu'on voit des pas dans la neige.

— Tremblez si ce n'est pas vrai ! Gage que c'est encore ce tonnerre de Sami qui est en braconnage.

— Pardi ! bien sûr ; c'est tout à fait ses pieds.

— Oh ! mais, vous savez, caporat, avec lui, faut se méfier. C'est un tout fin.

— Je sais bien, mais on est aussi fin que lui. D'ailleurs, y a pas à se tromper, les pas sont bien marqués.

— Mais d'où diable venait-y ? Regardez-vous, caporat, on dirait qu'y venait de M*** ; c'est drôle, tout de même.

— Viens toujour, François, tant qu'on voit les pieds marqués, c'est qu'on est sur la piste... Crac !... Voilà qu'on ne voit plus rien, à présent. Ça ne fait rien, suivons toujour ;... y n'est pas bien loin.

— Vous croyez, caporat ?

— Tant qu'à moi, j'en suis sûr.

— C'est que, voyez-vous, avec Sami, on ne sait jamais bien à quoi s'en tenir. On le croit ici : va je t'en fiche, il est là.

— T'inquiète pas, François, je te dis ; viens toujour.

* * *

Tandis que les deux gendarmes continuaient la poursuite dans la direction que leur avaient indiquée les traces de pas dans la neige, Sami était tout à l'opposé.

Vers midi, il rentrait en ville. Sous son ample pélerine se dissimulait un lièvre magnifique. Il le portait tout droit à madame la préfète, qui le payait largement et le remerciait beaucoup... au nom de M. le préfet.

* * *

Et les deux gendarmes battaient toujours la campagne.

— Tonnerre ! clamait le caporal, où ce diable de Sami a-t-y pu passer ? Y s'est pourtant pas enfanté dans la terre. C'est curieux, tout de même, on ne voit plus de marques dans la neige. Et pourtant on est bien dans la bonne direction. J'y comprends plus rien.

— Je vous y ai déjà dit, caporat, Sami est un tout fin.

— Pas plus fin que nous ! Allons, François, en chasse ! C'est bien le diable si...

* * *

A l'auberge du Lion-d'Or, Sami partageait

tranquillelement un demi avec son ami Marc, un collègue. Ils parlaient à demi-voix ?

— Aloo ! Sami, tu en viens :

— Oui.

— Et puis ?

— Un lièvre, et un beau ; au moins douze livres. Je l'ai porté au préfet.

— Le caporat et François sont partis en tournée, ce matin. Tu les as pas vus ?

— Non. Où sont-y allés ?

— Du côté de C***.

— Oh ! c'est ça, croyant que j'y étais, bien sûr. Elle est bonne. Tu sais, Marc, y avait pas moyen qu'y me trouvent. J'avais attaché sous mes souliers des grosses semelles tournées sens devant derrière, le talon en avant. Aloo, tu conçois, y me cherchaient du côté de C*** pendant que j'étais dans les bois de M***.

— Oui, oui, je conçois. Ça fait comme ça que tu avançais en reculant. L'équille, quand même ! Bravo, Sami ! à la tienne. J. M.

La bonne vie.

TOUTE VIEILLE CHANSON

Sur l'air : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Avec une vitesse extrême,
Le dernier jour s'est écoulé.
Celui-ci va finir de même
Sans pouvoir être rappelé.

REFRAIN

Nous n'avons qu'un jour à vivre,
Amis, passons-le gaîment

Et de tout ce qui nous peut nuire
N'ayons jamais aucun tourment.

Tout finit, tout est sans remède,
Aux lois du temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe, pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie
Nous soumet tous au même sort ;
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins s'embarrasser,
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est même déplorable,
Qui, de la fortune, amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses,
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses,
Il immole les biens présents.

Insensé, votre âme se livre
A de tumultueux projets,
Vous cherchez le moment de vivre
Et vous ne le trouvez jamais.

Je ne prétends pas me repaire
De l'erreur qui vous a séduits :
N'importe ce que je dois être,
Ma vie est l'instant où je suis.

Par DUBOIS l'afiné, horloger.

Qui me rendra mon beau nez ? — Dans une maison de commerce de vins, un commis-voyageur reçoit son congé, après trente années de bons services. A cette nouvelle, le pauvre homme s'écrie douloureusement :

— Qui me rendra ma jeunesse et mon nez blanc ?

* * *

Otez votre gant. — Mme de La Coudrette,

de retour de voyage, traverse son parc et rencontre son jardinier. Elle lui tend amicalement la main.

— Madame est bien honnête, lui fait le brave homme, mais ôtez d'abord votre beau gant si propre, car mes mains, comme vous voyez, sont horriblement crasseuses.

* * *

Si j'étais riche ! — Monologue d'un buveur !

— Ah ! si je pouvais inventer un remède pour corriger les saoulons, en peu de temps je serais riche et alors j'aurais de quoi boire à tire-larigot !

La guerra.

Ma fai, n'è pas l'eimbarras ! mà elliau que l'ant einveintà la guerra l'arant meret à qu'on lau fasse fère due z'écoule et quattro camps, lè z'on apri lè z'autro, à pî détous su dàz z'étraublie. Sarai-te pas bin fè, dite-vâi, ora ? — Quand lè la guerra po sè recordâ, quemet ellia que no z'ein fè stau dzo passâ, eh bin, on baillerà bin on batte po la vère. Quand on vâi passâ lè colonau avoué lau z'étaile, lè petit-colonau que lau diant brigadier, lè gros-majo, lè capitaino à tsevau, lè lutien avoué lau galèze moustatse, lè caporat que ne sè motsant pas su lau mantse po ne pas cofféi lau galons, lè sordat, etseptra, quand on vâi passâ tot cein, on sè peinse en sè mimo : « L'è veré que l'è rido galé ! »

Mâ, quand lè qu'on fâ la guerra à debon, n'è pas lo mimo affére, cà, ein apri, tot è brezi, ravadzi, eccliaffâ, bouriâ, tsapliâ, tiâ, enfin quie, quemet on dit : « Seimblie que la guerra lâ a passâ. »

Faut que cein sâi tot parâi oquie de la mètsance, du que l'oncllio Phelippe, qu'avâi mariâ la grôcha Jeannette dau Bor, appellâye sa femme « sa villbie Guerra », po coïn que s'irant tsecagni veingt-houit ans ; ancora on par d'ans et l'arai quasu ètâ la Guerra de Treinte-ans. Prau su que l'oncllio Phelippe avâi dâi tor assibin, mà lè pi po dire.

Et portant, lè z'autro iadzo, lè Suisses irant crâno por allâ dinse batailli pè lo défro. Ie partessant quemet on vòlet que va à maitre : lo bissat su la rita et lo bounet su l'orollie.

Vo z'ai prou ouïa parlâ dau grand Napoléon, que fotâi la foulâre à ti lè râ de pè l'étrândzi, cà rêucessâi adi à lau bailli dâi dépliemiâe dau dianstro. Eh bin ! l'avâi avoué li dâi Suisses ; et pu que lè betâve à la tita dau bataillon ; adan faillâ sè remouâ de devant, cà on pouâve bouâilâ : « Gâ ! voilà un châ ! » On coup, ein avâi dou de leu dein onna compagnie, que l'avant à nom Djedion et Sami. Elliau dou lulu s'amâvant bin : l'irant dau mimo veladzo et l'avant z'on z'u coumeniâ einseimblie. Tandu que la batâille bailliâ fè, que lè bâle pliivessant râ, que lo canon ronnavâ, vaïtcé on boulet qu'arreve et que cope 'na tsamba à Sami.

Djedion, que fâ Sami, i'è 'na tsamba de via, se-te-pillié, porta-mè vito tant qu'à l'infirmeri.

E-te veré ! que repond Djedion, t'i possiblio quin affére, mon poûro Sami, quin afâfere !

Djedion adan tserdze Sami su sa rita et fe-lâve tant que pouâve éteindre, quand vaïtcé on autre boulet que passe et qu'eimporte la tita dau poûro Sami. Mâ, djabe lo pas que Djedion sè maufie de cein et trace ancora on bet tant qu'à que reincontro on mайдzo.

— Iô va-to ? que lâ dit lo tsaplia-bré.

— L'è mon camerardo Sami, que l'a z'u 'na tsamba copâie et que vo z'apporto, monsu lo mайдzo.

— Mâ, gros bedan, l'a la tita via, ton camerardo !

— Quemet, la tita !... ellia tsaravoûte de